

# L'Escholier

Rédaction et administration :  
CASIER POSTAL 475

Téléphone : MAIN 7460

GAZETTE DU QUARTIER LATIN

Rédigée en collaboration

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

Quatre pages : - - 5 sous

Abonnement : - 1.25 sous

Annonces :

15 lignes agathe : - 50 sous

## DISCIPLINE INDIVIDUELLE A PROPOS D'UN ARTICLE

Il nous est donné actuellement de voir deux périodiques devenir, dans des milieux différents, notre expression à nous, la jeunesse canadienne-française. Ces deux périodiques manifestent notre désir de nous exprimer sur des questions vitales et essentielles. Ils manifestent aussi notre impatience d'agir. Ce spectacle n'est sans doute pas nouveau. Il est de notre âge. Et c'est le vieux Renan qui disait, ou à peu près, qu'il serait déplorable que la jeunesse de tout temps ne rêvât pas de république meilleure, d'état social plus parfait. Et puis notre époque, la terre où nous vivons : époque de démocratie, terre de jeune Amérique, appellent davantage et stimulent les initiatives. Nous voyons, de tous les rangs, se lever des administrateurs... Le passé court contre lequel nous nous appuyons nous donne, semble-t-il, l'inconsciente impatience de collaborer, en vue de l'avenir, à amplifier notre tradition. Mais des voix autorisées nous disent de ne pas trop nous hâter, de ne pas "brûler d'étape". Jetés soudain dans le vaste monde, parmi cette multitude d'êtres qui se meuvent, nous désespérons de notre maigre effort. D'autres voix nous ont vanté l'action immédiate et collective. Devant l'envahissement de nos mœurs, de notre vie familiale et nationale par le grand et sournois ennemi, l'américanisation, devant d'autres dangers pour nos nécessités profondes, des associations se sont formées. Elles ont leur programme. Elles veulent fonctionner. Nous sommes restés indécis et songeurs à leurs portes.

Nous cherchons une discipline. Chacun de nous apporte, à son heure, sur la scène, un riche amas de forces subconscientes. Il est le délégué de son foyer de famille. Il ne se soucie pas d'abord d'ordonner sa vie pour la rendre plus productive. Content d'être libre, après de longues années de vie recluse et réglementaire, il veut surtout se "sortir de lui-même", s'extérioriser. Les variétés de la vie s'étalent devant son regard. Autant de coupes remplies et offertes. Le résultat est l'extériorisation. Extériorisation déplorable : de la candeur ou de la retenue à la débauche. Extériorisation moins déplorable mais également inféconde : éparpillement dans les menus et vides plaisirs, dans les banaux soucis. Et, chose rare, extériorisation du petit nombre, d'une élite dans des préoccupations devenues plus hautes, dans le travail devenu plus raisonné et plus ardu, dans l'ambition plus pressante vers le but plus noble et plus proche. Mais les apports de chacun, au début, sur la scène, sont similaires : de riches forces subconscientes.

Les foyers de famille réunis sont la race. Le foyer de famille a ses traditions. La race a son histoire commune. Notre Histoire. Dans notre Histoire viennent

se fondre nos innombrables traditions familiales. Elle est notre citerne vitale. Et si l'enfant grandit dans le respect de son nom et l'attachement aux siens, de même le citoyen doit grandir dans l'étude graduelle de toute son histoire d'abord pour mieux comprendre son sol. Il doit comprendre mieux la raison d'être d'une vie nationale pour comprendre mieux la raison d'être d'une vie familiale. Il saura ainsi la nécessité de "mettre ses pas dans les pas" de ses parents et de ses grants-parents. L'Histoire nationale doit lui être enseignée comme une lente et nécessaire discipline, tout au long de son cours d'études. Elle ne doit pas lui être enseignée à la seule occasion d'une année de rhétorique comme fonds d'exploitation oratoire. Enseignée de cette détestable façon, elle développe un genre faux. Elle prépare au pays l'affliction d'un trop grand nombre de grotesques politiciens et de mauvais avocats. Enseignée de cette façon, elle n'est pas la discipline salvatrice.

Sous la discipline de l'Histoire nationale, gardienne des traditions familiales, chacun de nous peut avancer avec plus d'assurance, à son heure, sur la scène. Les riches apports familiaux qu'il apporte, il sent mieux la nécessité de ne pas les dissimuler au vent des "extériorisations" folles. Devant la vie, il ne se sent pas un être trop infime. Il a d'autres recours que le découragement. On le persuadera de la nécessité des associations pour résister aux périls qui nous menacent. Mais, plus solidement que tout et supérieurement à tout, il porte en lui-même sa discipline. Au lieu d'être un vague participant d'une action collective, il est, devant la vie et devant les dangers, une puissante unité. Le monde lui apparaît moins déconcertant d'imminence. Son champ d'action lui est mieux indiqué, car il voit mieux les frontières de son sol. La perspective de prolonger sa tradition familiale donne à ses efforts plus de coordination. Le grand malheur du déracinement lui est épargné. De la sorte, les étapes sont de moins en moins brûlées. Portant en lui la discipline de son histoire nationale et de sa tradition familiale, chacun de nous comprendra qu'il doit, selon elles, se développer sûrement et, avant de produire, se nourrir. Il observera mieux le conseil des voix autorisées qui lui disent de ne pas trop se hâter, d'étudier d'abord. Il sera plus exigeant pour lui-même. Nous aurons le spectacle d'une belle décence ! Il sera plus exigeant aussi pour les autres. Nous aurons le spectacle d'intelligents suffrages. Nous verrons un plus grand nombre d'unités fortes et moins de collectivités vagues. Et notre âge, âge de projets, d'impatiences, d'amours, loin d'être infécond ou perdu, sera, selon l'expression de Maurras, "un bel orient".

ÉMILIE BEAUCHAMP.

J'avais écrit dans mon dernier article sur le théâtre et la guerre, "le théâtre, sans doute, sortira transformé de cette longue guerre". J'avais donné comme raison que la guerre, source créatrice de beaucoup de qualités chez le belligérant, rendrait le peuple meilleur, que ce dernier se montrerait plus difficile et plus sévère dans le choix des pièces de théâtre et qu'il exigerait alors un théâtre meilleur.

Gérôme Coignard du *Nationaliste* ne veut pas admettre ce raisonnement. Je ne crois pas audacieux d'affirmer que le public français exigera après la guerre un théâtre meilleur. Une certaine réaction contre le théâtre contemporain français ne s'est-elle pas manifestée avant le début des hostilités. Revoyons à cet effet ce que nous disent certains écrivains et journalistes de France. Adolphe Brisson dans *le Temps* écrivait : "une réaction s'opère actuellement contre le théâtre morbide et déliquescence, en faveur du théâtre non pas vertueux au sens puéril du terme, mais tonique et sain. Il se fait un retour vers la morale traditionnelle." A propos du "Phalène" Jean de Pierrefeu s'exprimait ainsi dans *la Liberté* : "Allons, il y a quelque chose de changé en France dans le goût du spectateur. Il faut s'en réjouir. Que les auteurs dramatiques amoureux du succès prennent garde à cette grande leçon qui a été donnée hier soir." A propos de la même pièce *L'action française* disait : "Cette fois, le gibier était trop faisandé. Il était même pourri jusqu'à la corde, en sorte que la corde a cassé. Cela devait arriver et il y a quelque temps déjà que cet événement était prévu."

Ne peut-on pas dire que la France, au sortir de cette guerre, accentuera et précipitera cette réaction. Une nation de qui on a exigé un effort presque surhumain, qui l'a soutenu, stoïque et fière en face de la mort, qui a donné naissance à la plupart des plus beaux sentiments du cœur humain : héroïsme, patriotisme, abnégation, dévouement, une telle nation ne sort pas d'une épreuve pareille sans que son caractère national en soit changé, amélioré, épuré, sans que son âme en ait reçu une empreinte profonde, bienfaisante et durable. Gérôme Coignard nous réplique : "Mais aussitôt l'orage passé, le ciel éclairci, les nerfs longtemps reprimés se détendent. Toutes les passions se donnent libre cours. Bien souvent, les méchantes plus que toute autre. Telle est la loi de la réaction." Ceci, c'est la réaction immédiate, qui suit les crises par où un peuple a passé. Mais la réaction lente et prolongée, celle qui s'accroît tous les jours sous la poussée d'influences puissantes qui ont imprégné pour ainsi dire l'âme d'une race, qu'en fait-il ?

Donnic dans son analyse du théâtre déliquescence écrivait : "Ce qui est certain, c'est que chaque société a, comme on dit, le théâtre qu'elle mérite." Une nation dont le caractère a subi l'effet

bienfaisant de la guerre, exigera donc un théâtre plus en accord avec "la morale traditionnelle" que celui qu'elle avait avant de subir ces transformations bienfaisantes et c'est alors, comme je l'écrivais que "le public n'ira plus au théâtre pour entendre soutenir des thèses qui cherchent à démolir les bases de la société en s'attaquant aux institutions les plus nécessaires à sa vitalité, ni pour écouter poser d'audacieuses doctrines qui contredisent des coutumes et des idées séculaires." A ceci, Gérôme Coignard répond : "c'est beaucoup accorder au théâtre, que lui supposer la puissance de démolir les bases de la société."

Mais il n'a jamais été question dans mon article de la puissance de plusieurs pièces de démolir les bases de la société, mais de leur *tendance*. Il existe une grande marge entre ces deux expressions. La France, de concours avec les Alliés, cherche à détruire l'armée allemande mais elle ne l'a pas encore détruite. Les auteurs dramatiques qui tentent de proclamer le droit au divorce ne cherchent-ils pas à s'attaquer à la base même de la société, la famille ? L'auteur qui il y a quelque temps, essayait dans une de ses pièces d'excuser le vol, ce qui me faisait dire au critique de *La Croix* à quand la justification du meurtre au théâtre, ne cherchait-il pas à s'attaquer à un des droits qui se trouvent à la base de la société, le droit de propriété.

Du fait que je demande dans mon article que le théâtre puise son sujet dans la réalité : "l'objet de la comédie, écrit un auteur, n'est-il pas de peindre au vrai les mœurs de la société moyenne"; que je demande aussi que le théâtre dépeigne non pas les lieux uniquement où pourraient évoluer les personnages d'une pièce, mais qu'il soit en conformité avec le goût, le degré de culture, l'amélioration, le progrès, causés chez le peuple par une cause aussi puissante que la guerre, Gérôme Coignard en conclut que je demande un théâtre réaliste !

Donnic en faisant la critique de la pièce "Les affaires sont les affaires", écrivait : "L'étude de l'homme d'affaires et du manieur d'argent est à recommencer sur nouveaux frais. L'importance, déjà énorme et démesurée de la question d'argent s'est accrue en ces dernières années avec une vitesse et dans des proportions effrayantes." Voilà donc un type dont l'étude est "à recommencer sur nouveaux frais", parce que son importance s'est imposée dans la vie, dans la réalité, parce que l'importance de l'argent en a rendu son caractère plus complexe, l'a pour ainsi dire transformé. Le divorce a-t-il été aussi discuté que de nos jours dans les pièces de théâtre, et pourquoi apparaissait-il plus rarement dans les pièces d'autrefois ? C'est qu'aujourd'hui le divorce est devenu, dans presque tous les pays, une réalité de plus en plus fréquente, une question à l'ordre du jour. Le mouvement féminin accentué surtout durant ces dernières années, n'a-t-il pas eu sa répercussion sur le théâtre ? Croit-on que plusieurs auteurs, Maurice Donnay, par exemple,